



## LA CHRONIQUE

### THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

## Un beau geste en partant

**Didier Bezace quitte la direction du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers après quinze années** de créations mémorables. En guise d'au revoir, il nous invite à partager *la Dernière Neige*, récit d'Hubert Mingarelli qu'il distille seul en scène (1). Petite forme de bel effet. Une chaise, un banc d'écolier, trois feuilles de platane chues des cintres (Jean Haas), un subtil camaïeu de lumières (David Pasquier), bruissement sonore discret (Géraldine Dudouet) ; il n'en faut pas plus pour créer un climat d'essence poétique. L'homme donne la parole à l'enfant qu'il fut, entre un père malade et une mère qui sort la nuit. Un milan encagé chez un brocanteur cristallise le rêve d'envol du gamin débrouillard, qui se fait conteur au chevet de son géniteur, brode sans fin sur les ailes du rapace...

**Un cadeau nous est ainsi fait dans la sphère intime, dans l'étroite proximité d'une confidence fictive** au fil de laquelle l'interprète se livre à bout portant, chaque geste, chaque mot prononcé et chaque silence témoignant d'un art de jouer de pleine maîtrise avec

Chaque geste, chaque mot et chaque silence témoignent d'un art de jouer de pleine maîtrise.

un tact parfait, la plus rare délicatesse de touche. C'est une confidence, dans l'embuement assumé de l'émotion contenue, quand on se sent littéralement suspendu aux lèvres du narrateur dans l'attente assidue de ce qui va advenir.

Cela constitue un adieu élégant et pudique, un beau geste en partant qui dit bien l'homme tel qu'il est, ses goûts, son sens du secret et qui rappelle l'admirable réflexion de Proust, selon laquelle « *l'imagination c'est le souvenir* »

**Antoine Caubet, qui monte *Œdipe roi*, de Sophocle, dans le texte français dont il est l'auteur**, entend prendre la mesure de la distance qui nous sépare de cette œuvre mythique d'il y a si longtemps (2). Pour ce faire, les costumes sont de maintenant, sobres, comme le jeu, en nerfs tendus, certes, mais sans grandiloquence intempestive. L'écorché tragique apparaît néanmoins, en des corps actuels (Pierre Baux-Œdipe, Caubet-Créon, Éric Feldman-Tirésias entre autres, Clotilde Ramondou-Jocaste, Jean Opfermann-le Berger) tandis que le Chœur (Cécile Cholet, Delphine Zucker) swingue sa partition au micro. Ce sont des corps auxquels on ne la fait pas, puisqu'ils sont très loin du temps et de l'espace où s'inventa la fable définitive. Reste que l'expérience s'avère concluante, justement parce que n'est pas quêtée la singère de l'antique mais qu'on se situe loyalement dans un large entre-deux de civilisation. Quand Jocaste dit à son fils-époux que « *tout homme a un jour rêvé de partager la couche de sa mère* » (cela a été plus ou moins le dispositif générateur de l'œuvre de Freud), un frisson parcourt encore le public.

**Le père comme héros malheureux, ce fut, on le sait, une obsession de « l'effrayant Strindberg »** (Kafka) dont Jacques Osinski met en scène *Orage*, dans un texte français de René Zahnd (3). Monsieur vieillit en tentant d'oublier que sa femme plus jeune que lui est partie avec un homme... L'infidèle revient. Elle habite l'étage au-dessus. Le solitaire, toutes passions éteintes, continue de se murer dans l'immuable. Ne s'est-il pas fait une raison ? Bon travail d'atmosphère feutrée dans la demeure à véranda (scénographie de Christophe Ouvrard) où Jean-Claude Frissung (Monsieur) cultive avec art un renoncement têté.

(1) Jusqu'au samedi 14 décembre (18 h 30), dans la salle des Quatre-Chemins (41, rue Lécuyer), dont le Centre dramatique national d'Aubervilliers vient d'être doté.

Le roman de Mingarelli est publié au Seuil.

(2) Jusqu'au 15 décembre à l'Aquarium et, les 9 et 10 janvier, à Argenteuil, au Figuier blanc.

(3) Jusqu'au 15 décembre à la Tempête, salle Copi.